



Rayonner de miséricorde

« Jésus Christ est le visage de la miséricorde du Père. Le mystère de la foi chrétienne est là tout entier. » pape François, bulle d'induction.

Source : pixels.com

La miséricorde est l'amour gratuit absolu de Dieu, toujours disponible, comme une surabondance de vie qui immerge la personne qui l'accueille. Elle répare, réhabilite, restaure chacun dans son intégrité, son unité intérieure. Elle brise l'isolement qui empêchait la communion.

C'est dans la misère la plus cachée que Dieu vient et qu'il comble chacun de son amour sans limite. Sa miséricorde agit dans ce que l'homme estime être en lui un manque, une insuffisance, une faille.

Le Christ, visage de miséricorde du Père, a bouleversé bien des cœurs tout au long des siècles et au cours de cette année sainte. Ce renouveau se fait bien souvent dans le secret de l'existence et il ouvre la route à la vie qui vient de Dieu et qui est source de fécondité et de bonheur.

Nous ouvrons ce dossier par une réflexion inspirée des paraboles du jugement dernier et du bon samaritain ainsi que l'engagement de son auteur auprès des personnes précarisées.

Exercer la miséricorde, c'est se faire proche de celui qui souffre. Nous vous proposons deux témoignages. Tout d'abord, celui provenant de la Commission d'Aide aux Inscriptions qui accompagne les jeunes au parcours scolaire difficile. Son inspiration est toute biblique: « Bienheureux les miséricordieux car ils obtiendront miséricorde ». Et

par ailleurs, celui de l'accompagnement, par Caritas International, d'une famille de réfugiés.

Si par pure grâce de Dieu, nous avons été bénéficiaires de la miséricorde, c'est pour faire miséricorde à notre tour, selon notre vocation. C'est ce qui nous a touchés dans le parcours et l'œuvre du peintre François-Xavier Boissoudy: « il fallait que je reparte du mal qu'on m'avait fait pour pouvoir pardonner. Lorsque j'ai compris que mon nombril était une porte vers un visage que je ne connaissais pas, j'ai aussitôt prié pour cette femme. La bénédiction de mon origine fut le centre et le fruit de l'effusion de l'Esprit. De me sentir fils m'a permis de me sentir père. Une nouvelle vie s'ouvrait alors à moi: je suis « re-né » ce jour-là. ».

L'artiste, en déployant son art en vérité, peut nous entraîner dans la dynamique de la miséricorde et nous marquer en profondeur.

Pour rendre grâce des bienfaits reçus au cours de ce jubilé, des célébrations sont organisées les 12-13 novembre à Nivelles et à Bruxelles.

Puissions-nous continuer à être des témoins de la miséricorde et comme saint Benoît Labre « savoir aimer ceux qui sont perdus et les aimer dans leur perte même ».

*Pour l'équipe de rédaction,
Véronique Bontemps*

Faire preuve de miséricorde

Lorsqu'on parle d'œuvres de miséricorde, c'est généralement pour évoquer une série d'engagements de solidarité. Faire preuve de miséricorde, c'est se laisser transformer par elle dans une perspective de solidarité, en portant une attention particulière sur le ministère du Christ.

Les Évangiles présentent le ministère de Jésus comme un temps de miséricorde et de salut, non de condamnation et de punition. Sa parole, ses gestes de guérison, sa proximité constante avec les hommes et femmes de son temps ont comme point de départ la grâce et la miséricorde. Il n'y a pas de place pour la vengeance, le conflit, l'inimitié ou la violence, pour le mal ou le refus de l'autre.

LA PARABOLE DU JUGEMENT DERNIER

Miséricorde et solidarité se rejoignent en particulier dans une série d'attitudes concrètes et spirituelles présentées dans un passage de l'Évangile de Matthieu qu'on appelle communément *La Parole du Jugement dernier*: ce moment où le Roi, le Seigneur, prononce un jugement du Bien et du Mal envers les hommes, prenant pour critère les œuvres qui auront été accomplies: «J'avais faim, et vous m'avez donné à manger...». Il est intéressant de constater que cette parabole mettant en perspective miséricorde et solidarité, porte sur un jugement: il y est question du Bien et du Mal. La miséricorde apparaît comme une réponse face à l'injustice du mal: c'est la capacité de pardon, une attitude dynamique qui ne veut pas nous laisser enfermés.

Faire preuve de miséricorde peut signifier aux personnes qu'elles ne sont pas enfermées dans le mal ou les limites qui les touchent. Notre solidarité vis-à-vis d'elles fonctionne comme un élan, une réponse

suscitée par la présence du mal sur terre. Car il y a quelque chose qui blesse les liens sociaux; face à cette disjonction, ce disfonctionnement, l'humanité se retrouve en quelque sorte solidairement liée (on porte tous la marque du péché). La solidarité revient à signifier: ce mal injuste n'est pas inéluctable, on peut en réparer les dégâts. Il y a un bien commun et nous ne pouvons le construire qu'ensemble.

La Parole du Jugement dernier ouvre une dimension supplémentaire par rapport à celle du simple exercice de la justice. Ce jugement veut nous amener vers le rêve du Père qui consiste à ce que nous vivions tous de la Vie avec Lui. Il nous montre comme chemin à suivre une série d'œuvres, d'actions que l'Église nomme *œuvres de miséricorde* mais que nous appellerions *actes de solidarité*: donner à manger à celui qui a faim, vêtir celui qui n'a rien, accueillir l'étranger etc.

Et en effet, la solidarité nous conduit vers ceux avec lesquels le Seigneur s'est identifié, c'est à dire une humanité marquée par de grandes fragilités, le lieu-même où le Seigneur nous demande d'aller Le rencontrer. Les pauvres nous aident à voir le Seigneur, ils sont en outre un appel à donner le meilleur de nous-mêmes, à rendre visible l'amour de Dieu et à lire les signes des temps. C'est à travers eux que l'on comprend le monde, les nécessités et manquements de toute une société.



Polyptyque des sept œuvres de miséricorde du maître d'Alkmaar (1504)

SE DÉINTÉRESSER DE SES PROPRES REVENDICATIONS

Faire miséricorde, c'est suivre l'élan du père dans la parabole de l'Enfant prodigue: il prend l'initiative d'aller à la rencontre de son fils, l'embrasse, lui pardonne, le revêt de beaux vêtements et organise une fête en son honneur car il est revenu! Ce père exerce jusqu'au bout sa paternité, sans la limiter ni la conditionner, ne laissant même pas au fils le temps de se justifier. Quel bel appel à vivre nous-mêmes comme des pères et des mères alors que beaucoup autour de nous vivent tels des orphelins en manque de repères et d'affection! Quelle que soit notre condition, nous pouvons être pour les autres des pères et des mères, avec un cœur paternel et maternel qui propose une parole.

SE DÉCENTRER, LEVER LES YEUX

Faire preuve de miséricorde, c'est devenir *un cœur qui voit* (selon l'expression de l'Encyclique *Deus Caritas Est*) les gens blessés, gisant au bord du chemin à moitié morts, psychologiquement ou physiquement. Savoir regarder autour de nous, et reconnaître ces appels que Dieu nous lance à travers ceux qui nous entourent, au cœur de nos villes ou de nos quartiers. Cette attitude part d'un décentrement qu'exprime le renversement de la question dans la parabole du Bon Samaritain. Non plus *qui est mon prochain?* mais *qui est le prochain de l'homme blessé?* Le prochain c'est quelqu'un que l'on approche. Il s'agit d'une attitude dynamique: il faut se mettre en mouvement pour entrer dans le monde du pauvre!

ŒUVRER À OUVRIR DES PERSPECTIVES

Faire preuve de miséricorde, c'est libérer l'autre du mal de la résignation. Expliquer les causes de la pauvreté et des mécanismes d'injustice sociale témoigne du désir miséricordieux de libérer le pauvre du poids de la fatalité. Cette démarche nous pousse à prendre conscience et à chercher ce qui peut rendre au bénéficiaire sa capacité matérielle. Ainsi, ce n'est pas parce qu'il est en dépendance d'une demande d'aide depuis longtemps qu'il y sera enfermé pour toujours.

ACTEURS DE MISÉRICORDE

Solidarité et miséricorde ont besoin l'une de l'autre. C'est pourquoi nous avons à veiller à ce que nos actions et attitudes de solidarité soient des lieux de révélation de la façon dont Dieu aime: comme un père, une mère, avec ses entrailles, avec patience, toujours prêt à pardonner, dans la tendresse. La solidarité, c'est aussi un terrain où nous contribuons à construire une société avec une logique différente (une logique où les aveugles voient...) où nous pouvons donner à voir quelque chose du Royaume de Dieu qui se réalise par un effet de la miséricorde de Dieu.

En effet, il y a dans notre monde une grande attente de voir les signes de temps nouveaux, signes que le monde peut changer et générer moins d'injustice. Par les pauvres, nous sommes appelés à faire surgir une culture de proximité, de fraternité, de gratuité et de compassion qui sera chemin de bonheur pour nous et nos frères humains.

Le vécu de nos œuvres ne devient le projet du Père que si, comme chez Jésus, il est ancré dans un rapport profond avec Lui, dans une vie spirituelle, traversé par l'Esprit. Devenir acteurs des œuvres de miséricorde n'est pas seulement une question de bonté humaine pour donner une part de notre confort aux autres. Il s'agit de sortir de nous-même, de nous décentrer pour que quelque chose bouge: c'est ainsi qu'advient le Seigneur et son Royaume.

Cette réflexion s'enracine du fait de mes deux engagements auprès de personnes précarisées, qui se répondent l'un l'autre: en charge du service des solidarités au vicariat du Brabant wallon, j'accompagne les acteurs de paroisse ou du milieu associatif dans le lien entre la foi et l'exercice de la solidarité, notamment dans les Pôles Solidarité des UP. Elle se nourrit aussi des services et enseignements partagés au sein de la communauté Sant'Egidio, un mouvement laïc de chrétiens qui veulent vivre l'Évangile comme ferment d'humanisation, de nos lieux de vie et du monde, en allant à la rencontre de la pauvreté, des sans-abris, ou des personnes âgées en solitude.

Anne Dupont



La Commission d'Aide aux Inscriptions, sous le regard de l'espérance miséricordieuse

Nous, membres de la Commission d'Aide aux Inscriptions, que nous soyons bénévoles ou statutaires, nous sommes appelés à l'espérance miséricordieuse de Dieu et à la transmettre dans la mission qui est la nôtre : aider et replacer les élèves renvoyés (exclusions) ou qui cherchent simplement une nouvelle école (inscriptions).

Pour reprendre la belle comparaison de Monseigneur Pierre d'Ornellas, archevêque de Rennes, sommes-nous une « oasis de miséricorde appelée à rayonner l'Espérance » en nous mettant au service de familles qui tendent la main et en venant en aide à leurs enfants ?

UN ENGAGEMENT CHRÉTIEN

Notre Commission n'est sans doute pas unique, mais nous ne voulons pas échapper à notre engagement chrétien. Il ne s'agit pas uniquement de replacer « techniquement » des élèves dans une école, car cela nous l'est imposé par décret de la Communauté Wallonie-Bruxelles. Il s'agit plutôt d'accompagner ces jeunes, de ne pas les laisser au bord de la route et s'éloigner de l'espérance miséricordieuse, source de renouveau. Notre espoir quotidien : que ces adolescents et leur famille ne soient pas abandonnés ! Nous leur tendons la « corde » et à eux de la saisir. Cette corde est signe d'espoir. Ils croisent notre chemin pour le comprendre. Ils peuvent s'en sortir !

AU CŒUR DE LA MISÉRICORDE

Le pape François nous dit que « la miséricorde, c'est le chemin qui unit Dieu et l'homme, pour qu'il ouvre son cœur à l'espérance d'être aimé pour toujours malgré les limites

de notre péché ». C'est bien là notre mission. Permettre à des jeunes de se sentir compris, aimés et de retrouver le chemin de l'école en sortant du bois obscur dans lequel ils sont entrés, et parfois pour un long moment. Pour y arriver, notre équipe ne juge aucune situation. Être miséricordieux, c'est faire preuve d'honnêteté et de fermeté quand nous constatons que des jeunes s'écartent de leurs responsabilités scolaires. Nous sommes là pour les guider, pour les sensibiliser aux raisons de leur exclusion, aux conséquences dramatiques et aux dégâts collatéraux que cela implique dans leur vie. Cela doit être un moment de réflexion qui ne peut être effacé d'un revers de la main.

Un exemple d'aide concrète : les élèves du premier degré ont la chance d'être accompagnés par bon nombre de services d'aide en Communauté Wallonie-

Bruxelles, et particulièrement chez nous, grâce au *coaching* offert par notre service de la Commission d'Aide aux Inscriptions, là où les renvois sont les plus nombreux. Mais les autres élèves, plus âgés, ne sont bien sûr pas oubliés.

En conclusion, Dieu est miséricordieux et les saintes Écritures nous le rappellent, nous sommes appelés à devenir miséricordieux comme Dieu l'est lui-même. « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5,7). Mais la miséricorde, c'est surtout être à l'écoute des autres en se référant à l'amour que Dieu a pour nous. L'Esprit saint nous aide dans notre démarche, car il insuffle chez nous cette idée que la souffrance doit être entendue, écoutée, comprise avant tout. Père Norbert-Marie Sonnier, du couvent des Dominicains de Rennes, nous rappelle que « Saint-Dominique nous indique que la miséricorde de Dieu se traduit par une vraie sollicitude - on dira plutôt pour notre service, une vraie disponibilité - pour les familles et élèves que nous recevons ».

*Commission d'Aide aux Inscriptions,
Bruxelles et Brabant-wallon
Maison diocésaine, 2016*

Source : *Guide pour entrer dans la miséricorde*, diocèse de Rennes (2015-2016).



Source : Pexels.com

Intégration de réfugiés «Se loger? Mission impossible!»

Une personne reconnue réfugiée en Belgique a deux mois pour quitter la structure d'accueil pour demandeurs d'asile dans laquelle elle a résidé pendant la procédure d'asile. Deux mois pour trouver un logement. Mais sans connaître le français ou le néerlandais, sans forcément de réseau d'amis pour vous aiguiller et souvent sans revenus, la tâche s'assimile à une mission (quasi) impossible. Caritas International – avec l'aide de nombreuses paroisses et volontaires – soutient ces primo-arrivants. Une œuvre de miséricorde s'il en est.

«J'ai fui Homs parce que je ne voulais pas faire mon service militaire», explique Nabil, 24 ans, réfugié syrien installé depuis peu dans une maison à Beauraing. Maison qu'il a trouvée grâce à la solidarité d'un «propriétaire solidaire» et au soutien de Caritas International. «Si vous désertez, le gouvernement vous recherche. Je devais partir.» C'est le début d'un long, très long, périple vers l'Europe. Nabil passe par Damas puis le Liban, où il vit dans un camp de réfugiés pendant un an. Il y rencontre sa femme, Fadia, sa joie. Ils se marient. Grâce à de faux passeports, les époux voyagent vers l'Algérie puis le Maroc. «On voyait bien que c'était un faux, commente Nabil, mais ça a marché. Avec tous les tampons, un passeport coûtait 2.000 dollars. Mohammed, notre fils, est né au Maroc. Mais nous n'y trouvions pas de travail.» Après plusieurs mois, la jeune famille passe la frontière avec l'Espagne et est envoyée à Barcelone puis Bruxelles. Ils y demandent l'asile un lundi matin.

TROUVER UN LOGEMENT...

Nabil et Fadia ont obtenu le statut de réfugiés en Belgique fin 2015. «Nous avons deux mois pour quitter le centre d'accueil pour demandeurs d'asile et trouver un logement.» Trouver un logement sur le marché locatif privé. Mission presque impossible sans l'intervention de Belges au grand cœur. «Caritas International nous a aidés, témoigne Nabil. Grâce au coach intégration de Caritas, nous avons rencontré Catherine et son époux, nos propriétaires, et nous avons pu nous installer ici.»

... SANS ARGENT

«Sans domicile, impossible de demander un revenu d'intégration au CPAS, commente Séverine, la coache intégration de Caritas qui s'occupe de Nabil et de sa famille. Et sans revenu d'intégration, impossible de convaincre un propriétaire de vous louer son bien.» Caritas International fait le lien, tente de faire se rejoindre l'aide matérielle et financière. «Nous aidons les réfugiés dans leurs démarches administratives, nous informons et sensibilisons les propriétaires, organisons des Housing-café où volontaires et coaches soutiennent les réfugiés dans leurs démarches. Nous installons aussi les familles dans leur logement, prévoyons des kits d'hygiène et de cuisine de base. Un matelas aussi, si nécessaire.»



© Karen Nachtergaele

LE RÔLE DES PAROISSES

Depuis la crise de l'accueil en août 2015, de nombreuses paroisses aussi ont mis un logement à disposition. Comme à Evergem, par exemple: «Grâce aux sœurs Bernardines, nous avons pu mettre un logement à disposition, commente Katrien Cocquyt, assistante paroissiale à Evergem. «Depuis mai, une famille syrienne de six personnes y habite. Les soutenir est un réel défi, surtout à cause de la barrière de la langue. Mais ce qui est fantastique, c'est de constater le grand nombre de volontaires qui veulent aider. L'un d'eux a, par exemple, organisé une balade à vélo pour la famille afin de leur faire connaître la commune, d'autres leur ont appris à se servir de diverses machines comme le lave-linge. Nous tentons toujours de répondre à leurs besoins.»

Vous êtes propriétaire? Votre bien est à disposition? Vous connaissez des propriétaires? Devenez propriétaire solidaire ou volontaire sur www.caritasinternational.be.

Julie Vanstallen

Entretien avec François-Xavier de Boissoudy peintre de la Miséricorde

Commençons par une question essentiellement biblique: d'où es-tu?

Je suis né à Cambrai... Mais la grande histoire de ma vie est que j'ai été adopté. Accueilli dans une famille avec un père militaire, j'ai d'abord connu quelques garnisons allemandes avant que nous nous installions à Bourges, où j'ai grandi en partie.

Le dessin t'habite-t-il déjà?

Oui, j'ai toujours dessiné, depuis tout petit.

Mais tu choisis Penninghem, l'école supérieure d'arts graphiques...

J'étais tellement perdu à cette époque que c'est la branche à laquelle j'ai décidé de me raccrocher: Penninghem était une école très réputée, l'équivalent de Saint-Luc pour vous, à Bruxelles. Pour tout te dire, c'est mon père qui m'y a inscrit, parce que j'étais alors parti me former dans un médiocre petit atelier parisien. C'était vraiment une chance folle: j'ai suivi.

Le petit provincial part donc à la conquête de Paris...

Nous avons une respiration à Paris qu'on ne trouve pas dans bien des villes de Province! Mais entre 1987 et 1991, je me suis surtout concentré sur mes études: Penninghem est la meilleure école d'arts graphiques de France, on y bosse comme des dingues. J'ai appris à dessiner là, de manière traditionnelle, alors que cela ne se faisait plus aux Beaux-Arts depuis longtemps. Plus encore, je me suis beaucoup amusé, en acceptant de travailler sans compter; c'est dans ce contexte que j'ai perçu pour la première fois de ma vie que j'étais capable de réaliser quelque chose de bien. C'était tout nouveau pour moi, qui n'ai jamais vraiment aimé l'école et qui ai eu mon bac de justesse.

Peignais-tu alors?

Bien sûr! Nous dessinions énormément. C'est pendant ces années d'école que j'ai vraiment développé la peinture, plus dans l'idée de survivre et qu'on me remarque. Je peignais de manière un peu hystérique, y compris dans mon emploi des couleurs, pour lequel j'avais du talent. En bref, j'étais doué mais n'avais rien à raconter! Au fond, mon travail était essentiellement ironique. Je peignais par réaction aux autres, parce que je n'étais pas comme eux: je n'étais pas graphiste et ne pouvais me destiner à travailler en agence. Je le dis maintenant mais ne le savais évidemment pas bien à l'époque. Beaucoup de mes anciens camarades sont devenus de merveilleux graphistes; je n'étais pas là pour ça.

Que choisis-tu de faire en 1991, à ta sortie d'école?

Les années 90 sont une longue traversée du désert: j'erre longtemps sans trouver ma voie. Je me contorsionne pour ne pas être peintre et m'essaye à plein de petits métiers.

Pourquoi ne pas peindre quand tout t'y presse?

Parce que ce que je racontais ne me plaisait pas; ce que je peignais alors était violent et ironique. Il n'y a rien de plus facile que le sarcasme: il est juste l'expression du malheur. Lorsque je vois de l'art contemporain sarcastique, je me dis simplement qu'il y a un gars malheureux derrière, mais que ce n'est pas de l'art. Je suppose qu'il y a toujours eu en moi un goût pour la transcendance.

Cette transcendance a-t-elle affleuré à cette époque?

Parfois. Je me souviens d'une installation dans la galerie Les Contemporains, à Bruxelles, en 1999. Il y avait encore un brin d'ironie, mais jamais tournée contre Dieu, au contraire. Elle s'intitulait: «Les Moutons ont-ils une vie après la Mort?» J'avais suspendu des dizaines de pulls sur des fils à linge. L'exposition était conçue comme un parcours.

Comment le retournement à la peinture s'est-il opéré?

Au seuil des années 2000, je me suis progressivement tourné vers un art dans lequel je pouvais sentir une base solide. Pendant tout un temps, j'ai mélangé le sable et la résine acrylique, puis faisais des gestes dont mes dessins portaient la trace. J'appelais cela des dessins premiers. Ce travail est un peu comme un Ancien Testament: je cherchais un art en vérité, mais j'étais encore marchant dans le désert. Un art abstrait avec des moyens totalement concrets comme les mains, le corps, des gestes de danse... tel le roi David devant l'Arche d'Alliance. Une expression de plénitude auquel il manquait encore la figure, le visage.

Je voulais enfin prendre conscience de ce que je faisais. N'ayant pas accès à mon intériorité, qui n'était alors que haine inconsciente contre la personne qui m'a donné la vie, j'essayais pas à



Il traversa

© de Boissoudy



L'aveugle de Jericho

pas, main à main, de comprendre qui j'étais. Un jour, j'ai eu l'impression d'en avoir fait le tour et me suis mis à dessiner en réintégrant le visage.

Pourquoi une telle obsession du visage ?

Le but de l'art figuratif, pour moi, c'est l'apparition du visage. Il n'y a rien d'autre. J'ai d'ailleurs beaucoup progressé depuis. Je suis toujours en train d'essayer de capter la vérité sur les visages, ce qui se dit, ce qui se vit... J'ai 50 ans. C'est un travail de longue haleine!

Cet Ancien Testament artistique précède ta rencontre avec le Seigneur... Comment est-Il intervenu ?

Par une effusion de l'Esprit, chez moi, dans mon canapé. J'ai enfin pu pardonner d'avoir été abandonné et remercier d'être né... c'est-à-dire tout le parcours qui fait qu'on bénit son origine, jusqu'à se bénir soi-même. J'ai vraiment reçu cela comme un cadeau. Il faisait beau alors, si bien que j'ai inconsciemment mêlé lumière et guérison, notamment dans mes toiles.

Y a-t-il eu des signes annonciateurs ?

Il y en eut plusieurs tout au long de mon existence, mais il est un signe majeur qui a effectivement préparé cette rencontre. Je me suis marié en 1993 : c'est la première fois que j'ai dit « oui » dans ma vie. Quand on est adopté, on fait comme ses parents, sans comprendre. J'étais très rebelle et très prisonnier du mot « non ». Je me suis fait une grande violence à dire « oui », une violence très utile dans le sens où j'ai refondé ma vie là-dessus, dix ans plus tard. En 2004, j'ai eu l'envie de dire « oui » à mon « oui ». Je n'étais pas un mari modèle, ni un grand artiste, alors j'ai demandé à aimer... J'ai même demandé une épreuve pour

pouvoir aimer ! Je ne voulais pas reproduire ce que j'avais moi-même subi, en abandonnant à mon tour mes trois enfants. Alors j'ai choisi l'amour... ce choix est très concomitant avec l'irruption de la grâce : l'effusion de l'Esprit eut lieu 15 jours après.

Cela signifie que c'est au creux de la grâce du mariage, du « oui » du mariage, que le Seigneur est venu se poser... c'est rare d'entendre un tel témoignage !

Oui. C'est en lien direct avec la naissance et le fait d'être fils. Lorsque ma mère me parlait de mon histoire, elle commençait à la date où elle m'avait recueilli, à trois mois. Le mot abandon n'a jamais été prononcé chez moi, parce qu'elle voulait probablement me préserver. Toujours est-il qu'il fallait que je reparte du mal qu'on m'avait fait pour pouvoir pardonner. Lorsque j'ai compris que mon nombril était une porte vers un visage que je ne connaissais pas, j'ai aussitôt prié pour cette femme. La bénédiction de mon origine fut le centre et le fruit de l'effusion de l'Esprit. De me sentir fils m'a permis de me sentir père. Une nouvelle vie s'ouvrait alors à moi : je suis « re-né » ce jour-là.

Cette paternité a-t-elle eu une répercussion immédiatement artistique ?

Oui, je me suis senti père autant avec mes enfants qu'avec la peinture. Si je me suis mis à peindre vraiment, c'est parce que j'ai vécu cette effusion de l'Esprit, de l'ordre de l'émerveillement. On ne connaît pas la force de l'amour ! J'ai été enfanté ce jour-là à ma vie entière : je suis devenu époux et père, j'ai recommencé la peinture, j'ai arrêté de fumer et de me droguer... À 38 ans, j'ai enfin choisi ma vie. Tout s'est passé très vite, en à peine un mois, mais j'avais tellement attendu...

Te souviens-tu de ta première peinture après cette effusion de l'Esprit?

Oui, elle m'a été donnée dans l'instant. C'est une crucifixion, vue d'en dessous, dans l'ombre d'une bretelle d'autoroute. Les faisceaux lumineux des voitures montrent tous ces gens traçant leur route avec leur petite liberté tandis que, en deçà, se joue le salut du monde. Cette toile fut suivie presque immédiatement d'une autre: une sainte famille, constituée de Juifs pratiquants, sortant du métro.

Ce sont des thèmes qui collent de près la réalité concrète de notre temps, plus que les scènes que tu peins aujourd'hui qui apparaissent davantage décontextualisées.

C'est simplement que, en 2004, j'étais encore dans une confrontation volontaire entre le monde d'aujourd'hui et le Christ. Je me servais, par exemple, des couleurs à la manière d'un expressionniste, avec une préférence pour le orange, le gris et un bleu sombre; l'ensemble était très triste et ténébreux. Je me considérais comme un survivant, notamment à l'avortement. Aujourd'hui, cette dualité est brisée; ma démarche actuelle ressemble surtout à une monstration de l'Évangile *pour* aujourd'hui, et non *contre* le monde d'aujourd'hui. Pour certains, dès qu'il y a de la souffrance, c'est chrétien. Mais la plus grande expression de la souffrance, c'est quand même l'enfer. Ces gens là manient le concept mais oublient la chair. J'ai retrouvé le sens de la chair, du corps, du visage.

Le sens du mystère de l'Incarnation en somme!

Il y a toujours eu le désir depuis lors d'aller vers l'Incarnation. Cela se sent dans les jeux de lumière, qui étaient quasi inexistantes avant 2004, ainsi que dans les thématiques de mes tableaux: on y sent le désir que Jésus soit dans mon réel, un désir de dire, de connaître, en peinture, le visage de Celui qui m'a visité un après-midi. Je dois au galeriste Guillaume Sébastien de m'avoir permis de creuser ce désir: il m'a proposé une première exposition sur le thème de la

Résurrection, de la rencontre avec le Christ ressuscité. J'ai pris l'habitude de me laisser mener, de dire «oui», d'être dans l'acceptation, alors je l'ai fait.

Quels sont les autres «oui» qui ont marqué ces dernières années?

Il y a notamment le «oui» à une exposition à la cathédrale de la Résurrection d'Évry, en 2013, intitulée «Art Sacré?». Je l'ai fait par devoir, car ils ont volontairement collé du culturel au-dessus du cultuel: elle est consacrée à la résurrection mais l'architecte Mario Botta a trouvé le moyen de mettre de la terre et des arbres au-dessus de l'autel, en lieu et place du ciel. C'est

vicieux. Ce lieu n'est pas un endroit de prières, mais un endroit de combat! J'y suis donc allé. Mon questionnement était le suivant: à partir de quel moment le portrait d'une jeune femme devient-il une annonce? Je n'ai trouvé de réponse, comme peintre, que dans l'expression du visage intérieur et étonné, et dans la position du corps complètement donné.

Un dominicain est venu à l'exposition et m'a proposé d'en monter une nouvelle, à la Fabrique du 222, sur l'actualité de l'Annonciation en 2014. Cette demande est intervenue au moment

des grands rassemblements organisés par les Veilleurs, qui annonçaient leur ascendance, leur culture, donc leur héritage. Le rapprochement fut pour moi évident, le titre aussi: «Une Annonciation française».

Est-ce à l'époque de «l'Annonciation française» que tu t'es mis à l'encre et à l'eau?

J'ai commencé avant même l'exposition à Évry, lors d'une présentation de mes œuvres dans une cave. L'autre artiste, qui exposait au rez-de-chaussée, m'a dit: «C'est bien ton travail de la couleur, mais tu sais qu'en noir et blanc, c'est mieux». Cela m'a rappelé un élément qui m'a beaucoup frappé dans la peinture de Bruegel, votre grand peintre: les scènes qui me plaisent le plus sont les grisailles. *La Dormition de la Vierge* est un tableau d'une grande délicatesse, d'un immense recueillement.



Jérusalem délivrée

© de Boisroudy

Parlons bien, parlons belge! Bruegel a-t-il eu une influence sur toi?

Bruegel est un peintre qui a toujours été là aux moments critiques de ma vie, y compris de ma conversion. Je me rappelle qu'avant même cette dernière, je «comatais» littéralement, des soirées durant, sur un de ses tableaux: *La conversion de saint Paul*. Plusieurs toiles en noir et blanc m'ont marqué: outre *La Dormition*, une résurrection sublime ainsi qu'une femme adultère. Il y a une qualité fondamentale de silence chez Bruegel, qui m'a permis de comprendre la parole du peintre sur ma propre peinture.

2013 à Évry, 2014 chez les Dominicains du 222... 2015 et 2016 à la galerie Guillaume!

Guillaume Sébastien est venu voir l'exposition sur l'Annonciation et m'a proposé de travailler ensemble. Désirant exposer en galerie depuis plusieurs années, j'ai dit «oui». Deux problématiques le travaillaient: l'octave de Pâques et l'humanité du Christ. L'exposition «Résurrection» de 2015 est le fruit légitime de ses interrogations, de même que celle sur «Miséricorde», l'année suivante, en est le prolongement.

Comment as-tu pensé cette dernière exposition?

Entrer concrètement dans le thème de la miséricorde fut plus facile, parce que je savais que j'avais vécu cette expérience, parce que je pouvais me fonder sur une intériorité. Avec la miséricorde, on est moins dans le sensible que dans le spirituel. Il faut descendre plus profondément dans la réalité de la vie vécue en Dieu. Dans cette démarche, j'ai été guidé par différentes lectures, notamment de Adrienne von Speyr et Maurice Zundel.

La représentation de scènes bibliques constitue presque l'intégralité de l'exposition. Quelles sont les scènes qui te touchent aujourd'hui?

J'ai Abraham et son fils Isaac qui me viennent à l'esprit tout de suite. Mais il y en a tant d'autres! Il y a ce moment où Marie médite en son cœur, ou encore la parole du Christ à Jaïre, alors que ce dernier vient d'apprendre la mort de sa fille: «Ne crains pas et crois». Finalement, ces trois scènes touchent une réalité très vivante pour moi qui est ma paternité.

Les paraboles sont également un motif pictural important.

Les paraboles sont le monde qui se fait image; elles sont prises à la réalité vivante. Une parabole n'est pas une allégorie, mais un exemple simple qui figure et représente.

© de Boissoudy



Je veux demeurer chez toi aujourd'hui

Nous sommes déjà dans la chair. Je vais à l'encontre de l'art contemporain en disant cela: il n'est pas possible de voir des images dans la réalité du monde.

C'est que ta peinture est assez directe dans ce rapport au monde.

C'est ce que j'aime. Je ne peins pas pour les gens cultivés. Je n'ai pas non plus envie de nourrir un rapport – soit intellectuel, soit sentimental – à l'image ancienne, à un art qu'on connaît. Mon art n'est pas élitiste: il espère parler du vivant, sans le biais d'un discours. D'où cette dimension «directe» que tu relèves à juste titre. Je travaille finalement pour les gens qui ne connaissent rien à l'art!

Tu as peint une allégorie de la Miséricorde sous la forme d'une femme tenant son enfant dans les bras. Est-ce l'achèvement du pardon donné il y a 12 ans?

Oui, un pardon incarné, sans dialectique, en forme d'offrande et d'action de grâce pour ma vie.

*Propos recueillis par
Pierre Monastier*

François-Xavier de Boissoudy sera à Bruxelles ce samedi 26 novembre pour une séance de dédicaces du livre qui lui est consacré.

Plus d'informations: evenements.nunc@gmail.com

Peindre le visage pour attirer la miséricorde

«L'art, pour eux, est une manière non de représenter le monde, mais de l'aimer... et peut-être d'attirer sur lui la miséricorde du Créateur», écrit Claude Jeancolas à propos du sculpteur Edmond Moirignot et du peintre Georges Rouault (*Moirignot*, Éditions FVW, 2006). Cette parole n'est pas sans lien avec le cheminement de François-Xavier de Boissoudy: c'est en choisissant d'aimer le monde qu'il est devenu pleinement père de sa créativité artistique.

Plus encore, cette citation nous introduit une autre réalité: les artistes ne sont pas seulement ceux qui illustrent la miséricorde du Père, ils s'en font encore les intercesseurs pour le monde. Ils épousent la mission du prêtre et de tout baptisé en faisant de leur vocation artistique un lieu de déploiement pour la vérité, la beauté et l'unité.

L'HUMANITÉ DU CHRIST POUR HORIZON

Ces trois artistes ont en commun une quête intérieure, spirituelle, scellée dans le bronze, sur le verre ou la toile. Cette recherche existentielle traverse l'humanité du Christ, dont le visage souffrant, transfiguré et glorieux est un (triple) accomplissement: «Le but de l'art figuratif, pour moi, c'est l'apparition du visage», confie François-Xavier de Boissoudy, qui multiplie aujourd'hui les peintures de scènes évangéliques.

L'étonnant Moirignot (1913-2002), si peu connu du grand public, voit dans ses statues autant de «*présences*» destinées à relier le visible et l'invisible: il se reconnaît lui-même dans chaque visage qu'il sculpte, tandis que celui de la Vierge est intégré au monogramme de ses initiales pour son poinçon de maître avec lequel il signe ses marbres et ses pierres. *Le jeune homme en prière*, *L'Arbre de vie*, *Invocation* ou encore *L'adieu* sont autant de mains ouvertes, en tension vers l'offrande, et de visages burinés, creusés par un désir de la vie, la sienne et celle du Christ, la sienne *dans* celle du



E. Moirignot, L'Arbre de vie

© Diego Porcel

Dieu fait homme. La face de Dieu révèle le visage de tout être comme un mystère: elle affirme l'irréductible altérité dans laquelle la miséricorde peut se dévoiler pleinement, dans le réel et – *a fortiori* – dans l'art.

LA FRAGILITÉ COMME ESPACE POUR LA MISÉRICORDE

Faire apparaître le visage est une difficulté insurmontable pour l'artiste. Nous en mesurons la difficulté à force de contempler les toiles de François-Xavier de Boissoudy. S'il réussit à saisir certaines scènes avec une affinité tout intérieure, portée par une lumière parfois déchirante, il lui demeure un défaut troublant: il peine à peindre un visage de face et de près. Ses Christ au loin sont réussis, de même que de profil. Mais dès que le peintre s'approche, il y a comme une

candide volonté de réalisme qui tend à assécher le mystère de la personne. C'est qu'il n'existe rien de plus beau ni de plus vertigineux sur terre qu'un visage humain. Rien. La force du peintre consiste alors à brouiller le visage par l'encre et l'eau. Une vulnérabilité s'inscrit aussitôt sur ses toiles, qui redonnent à l'être contemplé – Sauveur et sauvés – sa part ineffable, indicible, «impeignable».

La face de Dieu révèle le visage de tout être comme un mystère.

La grâce jaillit dans la déchirure sur laquelle nous ne pouvons avoir d'emprise, car alors nous sommes déposés de notre volonté de puissance, de notre contenance froide, de notre tentation de tout maîtriser. Les visages

subtilement brouillés de François-Xavier de Boissoudy, ceux magnifiquement martelés d'Edmond Moirignot ou encore ceux complètement dépouillés de Georges Rouault sont autant de fragilités et d'espaces laissés à la seule miséricorde pour l'attirer sur le monde et féconder en profondeur notre humanité.

Pierre Monastier

Clôture de l'Année sainte Envoyés pour vivre et servir

Le 8 décembre 2015, le pape François ouvrait l'Année de la Miséricorde. Celle-ci prend fin le 20 novembre 2016 avec la clôture de la Porte sainte de la Basilique Saint-Pierre. Le 13 novembre, les Portes saintes des autres basiliques de Rome et du monde entier seront refermées à leur tour.

AU BRABANT WALLON

Dans le Vicariat du Brabant wallon, la clôture de l'Année sainte sera célébrée le 13 novembre à Nivelles. Les paroisses, les Unités pastorales et les communautés du Brabant wallon sont invitées à converger vers la collégiale Sainte-Gertrude. Divers itinéraires pédestres sont proposés : rendez-vous à 14h30 à l'un des quatre lieux suivants : le parking Saint-Roch (Avenue Albert et Elisabeth), l'église Sts Jean-et-Nicolas (Rue de Charleroi), le collège Ste-Gertrude (Faubourg de Mons 1) et l'entrée du Parc de la Dodaine (Avenue Jules Mathieu). Un feuillet sera remis aux marcheurs avec des pistes pour nourrir les échanges en chemin. La célébration eucharistique se tiendra à 15h30. Elle sera festive, à la fois dans l'action de grâce et sous le signe de l'envoi de chacun à sa mission de témoin de la bienveillance de Dieu pour tous les hommes.

Avant cela, les choristes des paroisses du Brabant wallon qui le souhaitent, constitueront une grande chorale brabançonne pour l'occasion. Ils sont invités à s'y préparer (dernière répétition le jeudi 10 novembre à 20h. Infos : 0479/57 78 82 – am.sepulchre@hotmail.com).

Bienvenue à toutes et tous pour cet événement vicarial!

Bernadette Lennerts

Dimanche 13 novembre: 14h30 départ de la marche vers Ste-Gertrude, 15h30 célébration eucharistique présidée par Mgr Hudsyn.
Infos : e.mattheeuws@bwcatho.be



À BRUXELLES

Le jubilé de la miséricorde se poursuit : il n'est pas trop tard pour découvrir les parcours mis en place à la basilique et à la cathédrale et vivre une démarche de pardon (renseignements www.misericordia.be).

La clôture de l'Année sainte avec la fermeture des Portes de la miséricorde aura lieu le dimanche 13 novembre. Pas question de fermer l'accès à la miséricorde divine, mais plutôt d'ouvrir sur une Église « oasis de miséricorde » selon l'expression du pape François, sur une Église de pèlerins touchés par la miséricorde du Père et capables d'être attentifs et de s'engager.

Plus qu'un souvenir, souhaitons que ce jubilé reste pour chaque chrétien un appel à entrer dans la dynamique de la miséricorde. Alors, celui qui se sent écrasé, qui n'en peut plus, ne croit plus en rien sera-t-il rejoint, espérons-le, par un « bon samaritain » qui l'écouterait et prendra soin de lui. Là se joue notre crédibilité en tant que chrétiens.

Lors des différentes célébrations de clôture de l'Année sainte, un carnet *Miséricorde en actes* sera distribué. Chaque œuvre de miséricorde sera illustrée par un témoignage et quelques adresses pour s'engager à Bruxelles.

Diane de Talhouet

